

In memoriam :

Konrad LORENZ

Vienne : 1903 — 1989

Il y a peu, nous déplorions le décès de Niko TINBERGEN (voir *Cahiers d'Ethologie*, 1988, 8 : 479-481), à qui j'avais consacré en 1984 une analyse de son oeuvre (*Ibidem*, 4 : 149-156). Au début de cette année, c'est le décès de Konrad LORENZ qui a endeuillé l'éthologie, qui perd ainsi, après Karl Von FRISCH en 1982 et TINBERGEN en 1988, son troisième et dernier titulaire du prix Nobel de Médecine et de Physiologie dont ils avaient été proclamés conjointement lauréats en 1973. Cette distinction avait décuplé leur popularité et avait propulsé l'éthologie sur le devant de la scène. Si la disparition de TINBERGEN fut mentionnée par des articles de presse, celle de LORENZ eut plus d'écho encore dans la presse, à la radio et à la télévision. C'est que Konrad LORENZ était une figure charismatique, passionnante et passionnée; il ne laissait personne indifférent. Cette célébrité, dont il ne se défendait pas, et sa popularité, qu'il alimentait par son besoin de communiquer et d'expliquer via de nombreux ouvrages de vulgarisation, tâche dont il ne laissait le soin à personne d'autre, firent aussi de lui une personnalité controversée.

LORENZ était en effet animé du souci de mieux comprendre le comportement humain. Considérant la phylogénie comme outil de réflexion et argument directeur, il pensait que l'évolution s'applique aussi à nos aptitudes cognitives et avait développé ce que l'on appelle la «biologie de la connaissance». Analysant par ailleurs les effets pervers de la domestication sur les espèces animales, il pensait que les civilisations conduisent l'homme à une domestication de plus en plus poussée de son espèce. Or, dès que l'on fait référence à l'évolution et à des modèles inspirés de la nature, on s'expose à être accusé d'assimiler ce qui relève de la nature, et cela seulement au modèle idéal à imiter en tout. Or, une compréhension restrictive de l'évolution et de la nature conduit à ne voir celle-ci qu'en termes de sélection du plus fort et de compétition pour survivre. On sait que les écologistes ont montré que dans la nature tout est interdépendance, et que les éthologistes ont découvert de multiples exemples de mutualisme et de coopération. On imagine toutefois l'usage que l'idéologie nazie pouvait faire d'une conception restrictive des lois de la nature. Si pour LORENZ, comme le souligne fort opportunément un de ses disciples

les plus authentiques, Wolfgang WICKLER (voir *Ethology*, 1989, **82** : 1-2), *comparer n'est pas assimiler et expliquer n'est pas justifier*, il reste qu'il commit l'erreur, lors du régime nazi, de laisser utiliser ses conceptions d'une manière caricaturale qui servit le racisme; il ne protesta pas; il ne fut certes pas une victime du régime et on peut à tout le moins lui prêter des complaisances opportunistes.

Au milieu du concert de louanges et de regrets qui a marqué le décès de LORENZ, certains, que choquera toujours l'idée que l'on puisse analyser les racines animales de l'homme, ont politisé le débat et sont allés jusqu'à ressortir du placard les fantômes enfouis. LORENZ couvrant l'éthologie de son ombre paternelle, le pas fut allègrement franchi d'assimiler éthologie et tentation fasciste, un amalgame inacceptable tant pour l'honneur de LORENZ, qui s'est largement expliqué là-dessus depuis lors, que pour celui de notre discipline qui a eu ses héros de la résistance au fascisme, en la personne, notamment, de son ami Niko TINBERGEN.

LORENZ et TINBERGEN, TINBERGEN et LORENZ. Deux personnalités si différentes et si complémentaires, et dont les noms demeureront associés. A propos de leur coopération en 1938, je soulignais dans l'hommage à TINBERGEN la rigueur expérimentale de celui-ci, les intuitions géniales de celui-là. L'éthologie n'a pas fini de réévaluer tout ce qu'elle doit à ces deux savants chercheurs. Il est significatif que si, dans la mouvance soixante-huitarde, la Conférence Internationale d'Ethologie de Rennes en 1969 fut celle de la contestation de l'éthologie lorenzienne et de la personne de LORENZ, celle de Toulouse en 1985 fut celle de la réhabilitation; n'était-elle pas placée sous le signe d'un hommage à Konrad LORENZ ?

Je compte organiser à l'Institut de Zoologie à l'intention de notre public une conférence pour cerner la vie et l'oeuvre de Konrad LORENZ et de Niko TINBERGEN, ses pères fondateurs. Et je compte publier ultérieurement dans les *Cahiers* une analyse bibliographique de LORENZ, puisque cela a déjà été fait pour TINBERGEN. En attendant ces deux formes d'hommage, je me réjouis de pouvoir adresser à nos lecteurs le témoignage de Jacques-Dominique de LANNOY. Docteur en Psychologie de Louvain, Professeur d'Ethologie à Genève, notre collègue a bien connu LORENZ; dans les années soixante, il réalisa en effet sa thèse de doctorat sur l'empreinte sexuelle chez les canards sous la direction de LORENZ qu'il côtoya quotidiennement pendant plusieurs années à la station de la Max Planck Gesellschaft à Seewiesen über Starnberg, station qui était un foyer de conception de l'éthologie. Il nous donne de LORENZ à cette époque le témoignage qui suit.

J. Cl. RUWET

Konrad LORENZ, les animaux et les hommes

Il y a une quinzaine d'années, un psychologue bien connu me disait avec modestie : «Du XX^e siècle, l'histoire de la psychologie ne retiendra que deux noms : FREUD et LORENZ». FREUD, car sa conception de la sexualité a fait évoluer les mœurs d'une grande partie de l'Occident; LORENZ, parce qu'à la fois zoologue et psychologue, il a réussi à montrer ce qui chez DARWIN n'était encore qu'un rêve : le comportement des animaux peut être étudié dans leur milieu naturel; il manifeste une adaptation à ce dernier; ce comportement est un produit de l'évolution phylétique au même titre que les structures anatomiques.

On a décrit bien des fois le monde d'animaux — chiens, oiseaux, poissons — dont s'entourait LORENZ dans la vie quotidienne; sa sensibilité extrême aux expressions de ceux-ci faisait que lui-même se sentait appartenir à ce monde. De là, sans doute, sa tendance à voir dans les conduites animales une préfiguration des conduites humaines, fussent-elles les plus complexes comme celles relatives à l'éthique et à l'esthétique.

Cette proximité n'était pas celle d'un «amateur de bêtes» car les animaux dont il s'entourait étaient choisis non seulement pour le plaisir que procurait leur présence, mais aussi pour le «problème» qu'ils posaient : oies et canards par rapport à la systématique des comportements, l'empreinte, l'attachement, les rituels; poissons vivant dans les récifs de corail par rapport à la relation couleur - habitat - agressivité; chiens résultant de croisements entre ce que LORENZ avait pensé des descendants respectivement du loup et du chacal, etc.

Dans son institut en Bavière, isolé au bord d'un petit lac, à une trentaine de kilomètres de Munich, la vie quotidienne était rythmée par celle des animaux dont les comportements faisaient l'objet des recherches. Certains chercheurs, au teint vivifié par le grand air, commençaient leur journée à l'aube pour saisir le moment le plus propice aux parades des oiseaux en liberté, d'autres, pâlis par la moite atmosphère de l'aquarium, faisaient une apparition plus tardive, d'autres enfin, attendaient le coucher du soleil pour étudier la technique de prédation des rapaces. Les visiteurs avaient quelquefois l'impression d'un institut où «on ne faisait rien» : à voir un éthologue paisiblement assis au bord d'un lac face à quelques canards ou devant un aquarium dans lequel des poissons paraissent à peine se mouvoir, on pouvait se demander quel «travail» était en train d'être accompli; c'est bien évidemment qu'en éthologie comme dans toute discipline où intervient l'observation, seul un long apprentissage permet de «voir quelque chose». LORENZ était un observateur prodigieux et, de la fenêtre de son bureau du premier étage, il percevait souvent chez des oiseaux s'ébattant sur le lac des mouvements d'intention ou de parade qui avaient échappé à ses collaborateurs les mieux entraînés. L'éthologie n'est-elle pas d'ailleurs une forme sublimée de voyeurisme : se cacher pour observer l'accouplement de coqs de bruyère n'en est-elle pas une bonne illustration ?

En dehors de l'observation, la leçon fondamentale que nous apprenait LORENZ était qu'il fallait d'abord connaître une espèce avant d'expérimenter avec celle-ci. Tout nouvel arrivant — même s'il voulait étudier une question très particulière — se devait d'élever lui-même des animaux de l'espèce avec laquelle il réaliserait ensuite des expériences. C'est là, bien sûr, un passage obligé pour qui veut faire de l'éthologie véritable puisqu'à la différence de ce qui se fait en psychologie animale, c'est l'animal qui pose, par son comportement, un problème à l'éthologue et non l'inverse.

Quant à la vie quotidienne dans cet institut, elle n'est plus que souvenir. Je n'en dirai qu'un trait. Il y avait souvent, là comme ailleurs, vive compétition pour les moyens de travail (et les décisions de LORENZ allaient toujours dans le sens de ce qui lui paraissait de mieux pour les animaux avec lesquels on travaillait) et des discussions passionnées et quelquefois violentes au niveau des interprétations des résultats d'observations et d'expériences, bref il y avait une forte «agressivité intra-spécifique» chez ceux qu'au dehors on appelait le groupe des «lorenziens». Mais il y avait aussi une défense commune très puissante de ce groupe face aux critiques et attaques venues de l'extérieur et portant sur les méthodes et théories de l'éthologie objectiviste. Agressivité intra-spécifique et agressivité extra-spécifique s'équilibraient, permettant finalement la bonne entente au sein d'une équipe et l'efficacité dans ses productions.

Jacques-D. de LANNOY